

LE PRINTEMPS DE SEPTEMBRE —À TOULOUSE

« Là où je suis n'existe pas »
25 septembre — 18 octobre 2009

EXPOSITIONS

Adel Abdessemed
Musée les Abattoirs

Pierre-Olivier Arnaud
Galerie Duplex

« Aux petites filles modèles »
Centre d'art Le Lait (Castres)
Sylvie Auvray
Cathryn Boch
Béatrice Cussol
Fleur Noguera

Cécile Bart
Espace public

Éric Baudart
Espace Croix-Baragnon

Antoine Boutet
Muséum d'histoire naturelle

Berlinde de Bruyckere
Les Jacobins

Alain Bublex
Musée les Abattoirs

Victor Burgin
Hôtel-Dieu

« Cadavres exquis »
Fondation espace écoreuil
Jean-Luc Verna avec :
Sylvie Auvray
Abdelkader Benchamma
Cathryn Boch
Béatrice Cussol
Chourouk Hriech
Fleur Noguera

Salvador Dalí
Musée les Abattoirs

Silvie Defraoui
Goethe-Institut

« Désordres de la mémoire »
Lieu Commun
Audrey Cottin
Julie Darribère
Estefanía Peñafiel-Loaiza
Thu Van Tran

« Distribution d'individualité
fichue »
École des beaux-arts
Cindy Cordt
Camille Gasnier
Kirill Ukolov
Mathilde Veyrunes

Andreas Döbler
Galerie GHP

Sylvie Fleury
Muséum d'histoire naturelle

Christian Floquet
Galerie Jacques Girard

Cyprien Gaillard
Théâtre Garonne/Atelier 2

Christoph Gossweiler
Musée Calbet (Grisolles)

« Inimprimés »
Librairie Ombres blanches
Frédéric Bruly Bouabré
Gérard Collin-Thiébaud
Robert Droquet
Raymond Duchamp-Villon
Julije Knifer
Philippe Lacoue-Labarthe
Panamarenko
Yann Sérandour

Kino de 5 à 7 (projections)
Auditorium du musée
Les Abattoirs

Véronique Boudier
Michel François
Fabrice Gygi
Jean-Paul Jacquet
Claude Levêque
Christian Marclay
Tony Morgan
Moser & Schwinger
Amy O'Neill
Denis Savary

« LA09 »
Espace Saint-Cyprien
Stéphane Calais
False Park Location
(**Christian Bouyjou**
& **Nadia Lichtig**)
Andreas Fohr
Lore Gablier
John Giorno
Marianne Maric
Jean-Luc Moulène
John Murphy
Patrick Neu
Prinz Gholam
Tere Recarens
Pierre Soignon
Milica Topalovic
Franz Erhard Walther

Christian Marclay
Cinéma ABC

« Memory Time »
Centre d'art contemporain de
Colomiers – Epace des arts
Abdelkader Benchamma
Chourouk Hriech

Moser & Schwinger
Centre culturel Alban Minville

Nicolas Moulin
Galerie Duplex

Marianne Mueller
École des beaux-arts

Maurizio Nannucci
Espace EDF-Bazacle

« La Nuit des tableaux vivants »
Musée des Augustins

Sylvie Fleury
Pierre Joseph
Édouard Levé
Prinz Gholam
Catherine Robbe-Grillet
Denis Savary
Marion Tampon-Lajariette
Ulla von Brandenburg
Lorena Zilleruelo

Amy O'Neill
Chapelle Saint-Jacques (Saint-
Gaudens)
Hôtel Saint-Jean (DRAC)

Pablo Picasso
Musée les Abattoirs

Tobias Putrih
Musée les Abattoirs

« Quand les attitudes »
Espace Croix-Baragnon
Tony Morgan
Július Koller
Klara Kuchta
Jiri Kovanda

Florian & Michaël Quistrebert
Fondation espace écoreuil

« Repetita »
BBB, centre régional d'initiatives
pour l'art contemporain
Grégory Derenne
Alexandre Désirée

Didier Rittener
Galerie Sollertis

« Sept pièces faciles »
Musée Les Abattoirs
John M Armleder
Robert Barry
Christian Boltanski
Balthasar Burkhard
Gérard Collin-Thiébaud
Robert Filliou
Dan Flavin
Christian Floquet
Gérard Gasiorowski
Franz Gertsch
Thomas Huber
Pierre Huyghe
On Kawara
Julije Knifer
Imi Knoebel
Peter Kogler
Sherrie Levine
Robert Mapplethorpe
Walter de Maria
Gabriele di Matteo
Steven Parrino
Bernard Piffaretti
Pascal Pinaud
Christian Robert-Tissot
Thomas Ruff
Allan Ruppersberg
Philippe Thomas
Rémy Zaugg

Jim Shaw
Musée les Abattoirs

« Slidesss... »
Lieu Commun
Jean-Marie Blanchet
Sébastien Vonier

Pierre Vadi
Château d'eau

Cosima von Bonin
Musée les Abattoirs

Patrick Weidmann
Galerie Kandler
Théâtre Casino Barrière

LES SOIRÉES NOMADES DE LA FONDATION CARTIER POUR L'ART CONTEMPORAIN

Antonia Baehr
Christophe Bergon
Berlin
Kevin Blechdom feat. Barnwave
Benoît Burello
Alexandre Dovjenko
Le Club des Chats
Tony Conrad et Marie Losier
Dirty Projectors
Cuqui Jerez
Joris Lacoste
Daniel Linehan
Lucky Dragons
Aurélien Richard

RADIO DU BOUT DE LA NUIT

École des beaux-arts
Jean-Yves Jouannais
Béatrice Méline
et leurs invités

AUTOUR DE LA RADIO (Soirées Nomades)

École des beaux-arts
Cave 12
Le Chevalier de Rinchy
Jeux W
Joris Lacoste et Jeanne Revel

COLLOQUE « RÉCITS D'EXPOSITIONS »

École des beaux-arts

A

Abécédaire
Jean-Max Colard
4

Appariements
Christian Bernard
4

Avant-propos
Christian Bernard
5

B

Cerveau
Emily Dickinson
9

Cerveau
Christian Bernard
9

Avant-propos
Christian Bernard
5

C

Déjà-vu
Christian Bernard
9

Deuils
Frédéric Worms
12

Domestique
Manuel Pomar
13

D

Écho
Christian Bernard
16

Errants
Olivier Schefer
16

Essai
Pierre Joseph
20

E

Flâneur
Jules Janin
21

Flâneur
Christian Bernard
24

F

G

H

Haïkus
Chourouk Hriech
24

Hévéa
Thu Van Tran
25

I

Inimprimés
Thierry Davila
28

Invention de Morel
Jean-Max Colard
29

J

K

L

M

Musée
Christian Bernard
32

N

Nullipares
Béatrice Cussol
33

O

P

Q

R

S

T

U

Pli
*Encyclopédie
de la parole*
36

Radio
Christian Bernard
37

Radio
Robert Desnos
40

Récit d'exposition
Joris Lacoste
41

Remerciements
Marie-Thérèse Perrin
44

Spectateur, trice.
*Laurent Jeanpierre
& Dork Zabunyan*
45

Soleil gris
*Valérie
Mavridorakis*
49

Tableau mouvant
Jean-Max Colard
60

Tableau vivant
*Catherine
Robbe-Grillet*
61

Théâtre
Antonia Birnbaum
64

Transfert
Judicaël Lavrador
68

V

Vivants ?
Régis Durand
69

W

X

Y

Z

A

ABÉCÉDAIRE

par
Jean-Max Colard

Dans les laboratoires scientifiques, la deuxième fois est en fait la première. Qu'un phénomène singulier se produise, ce peut être le fruit du hasard ou d'une erreur de manipulation. Mais que dans les mêmes conditions l'affaire se renouvelle, et voilà qu'une réalité apparue se trouve d'un coup confirmée. La deuxième fois n'est donc pas simple répétition : elle est bien davantage une figure de l'insistance, une manière de faire persister un ordre entrevu de la réalité.

En écho à la deuxième édition du Printemps de Septembre à Toulouse menée sous la direction artistique de Christian Bernard, cette publication se voudrait un autre « tube à essais », où des critiques d'art, penseurs, philosophes, artistes et écrivains se livrent à des élucubrations mentales. Mais avec l'idée directrice que leur actualité de pensée puisse croiser, sans trop directement les commenter, les formes prises par ce paradoxal « festival d'expositions ».

Après « Là où je vais, je suis déjà », l'intitulé « Là où je suis n'existe pas » donne plus de conviction au choix d'un abécédaire qui fonctionnerait une fois encore par entrées, notions, idées, formules, et non par ordre alphabétique de noms d'artistes. Histoire d'apposer sur le festival une grille de lecture décalée : ainsi a-t-il été choisi, avec les « visuels » donnés par les artistes, d'organiser des appariements nouveaux, de constituer des diptyques inattendus, autrement dit de

rebattre les cartes de la programmation, de mettre ensemble des œuvres qui ne cohabitent pas physiquement dans les mêmes espaces d'exposition, mais sont peut-être appelées à se juxtaposer autrement dans une revisitation mentale du festival.

Jean-Max Colard, commissaire associé du Printemps de Septembre à Toulouse.

APPARIEMENTS

par
Christian Bernard

Problème générique : deux ne font pas forcément la paire. L'appariement serait l'art d'en former. Mais qu'est-ce qu'une paire ? Un cas où un plus un font plus que deux. L'exposition comme mise en espace et en relation, comme construction d'un réseau de circulations sensibles, commence par des appariements. Et dans les paires, il faut inclure les intervalles – qui ne doivent pas se montrer. L'appariement est un rendez-vous provoqué qui se conclut parfois par un paso doble immobile et silencieux. On voit crépiter un arc électrique quand deux œuvres dont rien n'annonçait la rencontre semblent se révéler chacune dans le miroir de l'autre.

Christian Bernard, commissaire des éditions 2008 et 2009 du Printemps de Septembre à Toulouse et directeur du Mamco à Genève.

AVANT-PROPOS

« Intentions II :
le retour »

Jean-Max Colard – « **La Radio du Bout de la Nuit** »

Christian Bernard – J'aime la radio parce qu'elle ne s'adresse qu'à chacun et jamais à tout le monde, parce que c'est toujours à toi qu'elle parle, surtout la nuit. Et j'ai ce sentiment que le festival trouve une sorte de respiration plus confidentielle à travers la radio qu'on est en train d'imaginer avec Isabelle Gaudet, la programmatrice des Soirées Nomades, et qui sera « animée », même si je n'aime pas trop ce terme, par Jean-Yves Jouannais et Béatrice Méline. La radio permet de nouer des liens entre toutes les choses du festival soit sur le mode sonore ou musical, soit sur le mode de la conversation, soit sur le mode de la réflexion, comme une sorte de – je n'aime pas non plus le mot parce qu'il est anglais – *debriefing* régulier, où l'on peut aussi, comment dire, collecter et répercuter la rumeur qui fait l'exposition. Toute exposition est d'abord une rumeur. Et un colportage. Le bouche-à-oreille, c'est le véhicule de l'art. Paul Devautour l'avait parfaitement décrit. Et la radio amplifie cela, lui donne aussi une identité sonore collective et c'est vraiment cette conversation multiple, ce bruissement nocturne qui poursuit l'exposition. Et ça, je suis convaincu que ça va marcher. C'est un peu le cœur de la manifestation cette année, mais un cœur qui se trouve éclaté dans une parole partout diffusée, dans le

présent implacable du direct... Ça n'est pas un objet de plus et pas non plus une stratégie de communication, mais une pleine dimension du festival : soit la convergence de toute une diversité humaine, artistes, intervenants divers et public, dans un espace-temps donné, dans l'espace entier d'une ville. Et quand les portes se renferment, on continue à faire exister cette communauté éphémère à travers la parole et les sons croisés de la radio.

Lieux

S'il y a quelque chose qui évolue cette année, me semble-t-il, c'est probablement le rapport aux lieux. Du fait que l'insistance porte moins sur la relation critique au réel, le désir est peut-être moins fort d'utiliser certains lieux à contre-emploi. De les « humilier », comme j'ai dit l'an dernier par provocation, quand j'étais agacé de toute cette religion patrimoniale identitaire. Il s'agit plus à présent de s'en abstraire. Je pense par exemple à Pierre Vadi, invité à investir seul tout le Château d'eau, un lieu traditionnellement consacré à la photographie, et dans lequel l'an dernier les images de Maud Fässler apportaient une violente charge émotionnelle. Avec Vadi, le Château d'eau sera tout autre, envahi, hanté par les objets disparates d'une installation inquiétante. La vocation du lieu ne sera plus rejouée. Idem pour l'Hôtel-Dieu : je ne voulais en aucune façon placer l'artiste dans la contrainte de dialoguer avec ce lieu magnifique mais éprouvant. Cette année, le parti pris, avec Victor Burgin, est clairement de l'ignorer. C'est une fatalité pour l'art de devoir se confronter à des lieux qu'on a réaffectés à la culture pour des raisons économiques et touristiques, mais certainement pas par intérêt pour lui. On avait tellement besoin de lieux, dans les années 70 et 80, qu'on s'est saisi de tout ce qui était disponible, avec cette idée que si on allait partout, on finirait par être quelque part dans l'esprit des gens. Mais on a fini par oublier que tous ces lieux, prestigieux ou

pas, monuments historiques ou autres, sont généralement inaptes à accueillir l'art contemporain. Et de ce point de vue, l'idée de montrer de la photographie dans le Château d'eau était quand même une aberration, il faut bien le reconnaître. Je ne dis évidemment pas ça contre Jean Dieuzaide – je remarque plutôt que ces choix passés nous mettent aujourd'hui face à de multiples contradictions de ce genre. Il devient fastidieux de voir si souvent l'art convoqué pour animer ou ranimer des édifices qui n'en peuvent mais. Je préfère quand c'est l'art qui instrumentalise les lieux.

Stéréo

Assez clairement maintenant l'idée pour cette « saison deux » consiste à proposer tantôt des variantes de *remakes* ou des effets de déjà vécu, tantôt de fortes solutions de continuité. De manière à susciter le sentiment d'un écho d'un épisode dans l'autre, ou celui d'une bifurcation soudaine. J'espère lever les souvenirs du festival précédent dans l'esprit des visiteurs récurrents. L'activité artistique gagne en épaisseur quand elle joue sur la capillarité de ce qui précède. Par exemple, en reflétant, sous un autre protocole, avec les *Sept pièces faciles*, la splendide intervention réalisée avec John M Armleder l'an dernier au musée des Abattoirs. Les visiteurs ne pourront manquer de se rappeler les tensions et relations inédites qui avaient été créées entre les murs peints d'Armleder et les œuvres et objets qu'il avait choisis dans les musées de Toulouse. Mais les relations et les tensions établies entre les œuvres apportées du Mamco ne seront pas du tout du même ordre. Et les visiteurs pourront les comparer dans le rétroviseur de l'an dernier. La deuxième fois est indissociable de la première. Didier Rittener fait écho à Alain Huck, Marianne Müller à Eric Hattan, Cyprien Gaillard à Mark Lewis, Berline de Bruyckere à Janet Cardiff, Christian Floquet à Renée Levi, Éric Baudart à Denis Savary, l'exposition

« Aux petites filles modèles » à l'exposition « Hôtel des spectres familiaux », etc.

De plus, la deuxième fois, on est plus familier des lieux, on les voit moins sous leur mauvais jour. Et tous ces espaces, si variés, malgré leurs faiblesses, leurs inconvénients, ont aussi leurs qualités, qu'on apprécie davantage en y revenant. Et découvrir qu'on peut réaliser simultanément plus de trente expositions dans cette ville, c'est assez remarquable, n'est-ce pas ? Il est également stimulant de faire fond sur l'accueil qui nous a été fait par presque tous les acteurs du territoire. Ce n'est pas rien. Si ce festival a un intérêt, ce doit d'abord être un intérêt local, je crois profondément à cette conception politique. Et peut-être avons-nous commencé, à notre façon, à l'énoncer nettement.

Musée

Comme l'an dernier au musée des Abattoirs, j'aimerais cette année continuer de réfléchir sur le musée dans le musée. Pas d'une façon trop insistante mais d'une manière suffisamment déplacée par rapport aux pratiques muséales courantes. Cette exposition se développera principalement dans les salles latérales des Abattoirs. Et partira, pour l'essentiel, des collections du Mamco à Genève pour proposer une suite d'exercices d'association libre, des appariements susceptibles de produire un éclairage réciproque, par affinité ou conflit. Par exemple, je vais mettre en regard deux pièces de Rémy Zaugg et une toile de Gérard Gasiorowski qui s'adressent toutes les trois à *La Maison du pendu* de Cézanne, cet étrange tableau qui fascinait aussi André Breton (voir *L'Amour fou*). Je vais évoquer ce que l'idée de gravure sur bois devient quand on confronte les « tableaux de bataille » d'Imi Knoebel aux xylographies de Franz Gertsch, ou comment l'hyper-minutie, l'ultra-pointillisme de l'image de l'un se renverse dans le miroir noir que l'autre a labouré de ses entailles mimant l'esthétique expressionniste. De la



CYPRIEN GAILLARD – *Pruitt-Igoe Falls*, 2009 (détail). © Cyprien Gaillard.



AMY O'NEILL – *The Old Woman's Shoe*, 2009. © Photo: Jason Fulford, 2007.

même façon, je vais composer des appariements entre des *Date Paintings* d’On Kawara, datées de 1966, 1977 ou 1988, et des œuvres d’autres artistes de ces mêmes trois années, produites selon un protocole très proche de celui inventé par On Kawara lui-même. C’est une façon féroce de prendre la mesure de l’évolution historique, de ce qui perdure, de ce qui s’éloigne, de ce qui ne fait que symptôme. Il s’agit de dérouler trois ou quatre protocoles pour habiter les sept salles, de telle sorte que ce ne soit pas toujours la même raison qui fasse se rencontrer presque les mêmes choses. La « maison de rendez-vous », j’emploie souvent cette belle expression en songeant à Robbe-Grillet, mais pas seulement à lui, pour parler de mon travail. S’il y a une maison qui favorise vraiment des rendez-vous, c’est bien le musée. Et pas seulement avec les visiteurs, d’abord entre les œuvres.

Facilité

J’aime l’idée de la facilité. C’est la fluidité, et la fluidité c’est le don des circonstances. Je crois que le musée doit être dédramatisé, qu’il doit favoriser ces rencontres improbables, ces approximations heureuses. Car on ne travaille que par approximations : celles qu’on sait telles et celles dont on se rend compte après. Souvent, le décisif tient à une coïncidence, et pour le reste, rien n’égale le sentiment que nous donnent certains acrobates : que c’est si simple. Donc il n’y aura pas, je l’espère, de constructions maniéristes. Ce qui a été assez tendu l’année dernière, tantôt par la saturation, tantôt par le larsen des antagonismes, se jouera plutôt, pour le match retour, sur le mode de la connivence discrète ou de la rencontre apaisée.

Festival

Un des points de départ de cette nouvelle édition s’est cristallisé autour de l’idée d’un « bal des bizarres ». Une caractéristique étonnante, et même un peu ridicule de l’aménagement en musée des anciens abattoirs de Toulouse

(eux-mêmes recyclant un plan d’église), est la présence de cette salle abyssale construite pour présenter un rideau de scène de Picasso (qui ne justifiait peut-être pas un tel investissement). L’an dernier, nous avons profité de la formidable machinerie qui permet de l’escamoter. Cette année, nous nous sommes demandé que faire avec ce monument. D’où l’invitation faite à Jim Shaw, qui me paraissait l’un des rares contemporains capables de faire fonds et fond de ce rideau. Pour corser le cadre de cette invitation, j’ai saisi la proposition qui m’était faite, dans un tout autre contexte, de montrer un rideau de scène, dû, celui-là, à Salvador Dalí. La rencontre tout à fait improbable de ces deux rideaux rivaux a ainsi offert un parfait décor aux figures oniriques et burlesques que Jim Shaw en a fait surgir, non sans se souvenir explicitement, par ailleurs, des personnages de Jonathan Borofsky. Pour donner la réplique à Shaw, le monde étrange et retors de Cosima von Bonin me paraissait tout indiqué. Un musée, c’est aussi cela : la table de dissection sur laquelle peuvent se rencontrer parapluies et machines à coudre. C’est en tout cas selon cette indépassable logique maldororienne que j’ai travaillé cette année. D’où également le chassé-croisé de Tobias Putrih (son cinéma dans un iceberg) et d’Adel Abdessemed (son plongeur intersidéral) dans la nef des Abattoirs. Ces paso doble théâtraux ouvraient la voie à une proposition de Jean-Max Colard, celle de « La Nuit des tableaux vivants ». Comme « La Radio du Bout de la Nuit », cette nuit se situe à la jonction des deux dimensions du Printemps de Septembre : expositions et spectacles vivants. Ce programme de clôture, qui voudrait rendre au musée des Augustins un peu de ce qu’il nous a donné l’an dernier en nous ouvrant généreusement ses collections, est aussi un hommage sincère à ce musée encore si agréablement emblématique de la muséographie du xix^e siè^cle. La chronologie n’est plus

ce qu’elle était et la remise en jeu d’une forme aussi historiquement circonscrite que le tableau vivant n’est pas un effet de la nostalgie de cet art d’intérieur bourgeois mais plutôt un désir de prendre acte de formes nouvelles de migrations entre les genres dans cette époque dont aucun peigne ne saurait démêler les fils. Comme me le disait Jean-Max Colard : *« On frôle le spectacle mais on n’est pas dans le spectacle ; et le tableau vivant, c’est la frustration même du spectacle. C’est sa qualité propre qui le rend si étrange, si fascinant, et en même temps c’est un morceau de temps sans événement autre que la suspension. »*

Là où je suis n’existe pas

Entre « là où je vais, je suis déjà » l’an passé et « là où je suis n’existe pas » cette année, il y a un enchaînement et un parallélisme faussement évidents. Le décalage de l’un à l’autre titre, de l’une à l’autre saison, tient à une remise en jeu de l’élément subjectif, de la théâtralité de l’imaginaire. Changement de tonalité plus que d’orientation, changement de focale plus que d’objet. Le noir vire au gris, comme si le monde s’était voilé d’opacité laiteuse. Où sommes-nous ? où en sommes-nous, nous pour qui le mot crise n’a cessé de dire le monde depuis des décennies ? La situation s’est terriblement durcie, aggravée, entre ces deux Printemps de Septembre. Les îlots, les confettis en archipel que sont les poches de résistance verront bientôt les choses se remettre à fonctionner comme avant et prospérer à nouveau les agents de la crise. Là où nous sommes en pensée, en imagination, en rêve, là où nous faisons face à la violence du monde, c’est le non-lieu de l’utopie. Là où l’art change la donne du sensible, ce « là » n’est pas. En tout cas pas ailleurs que dans les espaces infinis de sa puissance de néantisation.

Dessin

Quand on organise un festival comme le Printemps de Septembre à Toulouse, il est difficile d’éviter que les

choses se coagulent autour de données à potentiel émotionnel et/ou spectaculaire. L’an dernier, c’était Janet Cardiff aux Jacobins, John M Armleder aux Abattoirs, Maud Fässler au Château d’eau. Mais c’est un jeu dangereux. D’où le choix, presque réactif, d’inviter beaucoup d’artistes qui pratiquent le dessin. Je pense, très banalement, que le dessin est une pratique sous-estimée. Ce médium a déjà le mérite de ne pas relever immédiatement de la réception spectaculaire. Je n’oublie pas qu’il n’y a, au fond, qu’une petite vingtaine d’années que le dessin a été largement réadmis dans le champ de l’art contemporain. Je me souviens très bien qu’à la fin des années 80, quand je dirigeais la Villa Arson à Nice, aucun des élèves de l’école ne voulait dessiner, ça les ennuyait profondément. Il fallait presque les forcer à aller au cours de dessin. Et puis j’ai montré, en 1991, dans l’exposition « No Man’s Time », les œuvres de Raymond Pettibon : trois mois plus tard, tout le monde s’est mis à dessiner. Je schématise, bien sûr. Ce qui me fascine, dans le dessin, c’est sa dimension, presque sa fonction d’électro-encéphalogramme. La pensée y trouve sa forme plastique, sa formulation visible, comme en temps réel. Le dessin sera la couleur de cette saison deux, celle de l’esquisse des mondes souhaitables, à défaut d’être possibles…

Soleil gris

Du « Printemps noir » de l’an dernier, on glisse vers l’image floue d’un « soleil gris », c’est-à-dire d’une lumière voilée, en vérité la seule lumière dont nous dispositions vraiment. Et tandis qu’un plein soleil nous aveugle, nous pouvons regarder une lumière voilée. Cette métaphore d’une lumière grise, corrodée dans son idée et son efficience de lumière par cette tonalité éteinte, tient différemment ensemble les expositions de Pierre Vadi au Château d’eau, Didier Rittener chez Sollertis, Andreas Döbler chez GHP, Pierre-Olivier Arnaud et Nicolas Moulin chez

Duplex, Jean-Luc Verna à la Fondation Ecureuil, Berlinde de Bruyckere aux Jacobins ou Victor Burgin à l’Hôtel-Dieu. Avec cette tonalité, il est à craindre que l’on passe à nouveau à côté du rose toulousain… Ce ne sera pas pour autant un moment dépressif ou déceptif, plutôt une séquence ambiguë, indistincte, entre chien et loup, comme l’air délétère du temps, sous les auspices mythiques de l’entropie.

Marge

Ce qui fera histoire, ce qui demeurera de l’art de notre époque, personne ne peut prétendre le savoir. C’est un lieu commun, mais sa vérité est toujours oubliée. Nos idoles ont toutes leur date de péremption. J’aime les artistes qui ne se soucient pas trop de nager dans le *mainstream*. Présenter Koller, Kovanda, Kuchta ou Morgan, c’est faire une place à des artistes qui, pour des raisons diverses, se sont tenus ou trouvés à l’écart. Ceux qui ne pouvaient guère faire autrement parce qu’ils vivaient à l’Est, et ceux qui ne cherchaient pas

la chaleur des projecteurs occidentaux. Pourtant, ces figures comptent aujourd’hui que nous les méconnaissons moins ; elles trouvent leur place légitime dans une histoire non héroïque de l’art, dans le paysage rétrospectif que forment les multiples attitudes inventées – mettons depuis Fluxus –, pour agir a minima au nom de l’art plutôt que d’ajouter des objets aisément échangeables en tant que signes de puissance et d’appartenance au monde dominant. De telles figures, dites marginales, sont bien plus nombreuses qu’on ne croit, y compris aujourd’hui où le nouvel esprit du capitalisme a gagné beaucoup d’artistes qui voudraient pourtant nous faire croire qu’ils sont du bon côté de la force… Quand Tony Morgan filme Robert Filliou faisant la sieste dans la rue à Düsseldorf, il se fait le passeur d’un génie de l’improductivité qui nous manque assez par les temps qui courent.

Propos recueillis par

Jean-Max Colard

C

CERVEAU

Emily Dickinson

« Mon cerveau est plus grand que le monde »

Citation attribuée à Emily Dickinson (1830-1886)

CERVEAU

par
Christian Bernard

J’ai rêvé que je m’égarais dans un labyrinthe en forme de cerveau. C’était en fait la librairie Ombres blanches de Toulouse. Le plus curieux, c’est qu’elle s’était étendue à tout le centre ancien de la ville et que la Garonne coulait paisiblement au milieu. J’essayais de la traverser discrètement en faisant un gué avec des piles de livres. J’étais effrayé par ce geste destructeur. Des phrases s’échappaient des livres immergés et dérivaient avec le courant vers Bordeaux. Hölderlin cherchait l’entrée de l’Hôtel-Dieu en boitant. Je me réveillais à Prague, en 1928. Je ne savais toujours pas comment sortir de ce rêve.

D

DÉJÀ-VU

par
Christian Bernard

Ce sentiment est une des expériences les plus troublantes qu’il nous soit donné de vivre. C’est qu’il présente à la conscience une ambivalence remarquable : l’impression d’avoir exactement déjà vécu ce que nous percevons comme en train d’advenir. Plus qu’un éternel retour, ce « souvenir du présent » pourrait suggérer une sorte de bégaiement du temps qui parfois s’y prendrait à deux fois.